

LE SANG, TÉMOIN ET PILOTE DE L'HISTOIRE

Introduction

Permettez-moi en guise d'exorde de vous proposer trois voyages lointains dans l'espace et dans le temps.

Le premier voyage nous conduit à Altamira, dans le nord de l'Espagne. Sur la paroi d'une grotte, un de nos lointains ancêtres, un Aurignacien des temps paléolithiques a figuré un mammouth qui meurt d'hémorragie.

Le deuxième voyage est égyptien. L'examen de la momie du tisserand Nakcht qui vivait à l'époque de Ramsès II a montré que ce tisserand appartenait au groupe sanguin B.

Pour le troisième voyage, nous allons à l'île de Pâques où Jean Dausset en 1971 étudie le sang des pascuans. Cette étude montre que les migrations humaines dans le Pacifique se sont faites d'ouest en est, d'Océanie vers l'Amérique du Sud. L'aventure du Kontiki est un admirable exploit sportif mais n'a probablement pas la valeur scientifique qu'on lui a initialement accordée.

De la géographie à l'histoire

Les caractères du sang d'un homme dépendent du lieu où cet homme vit et peut-être plus encore des lieux où ont vécu ses ancêtres. L'hématologie géographique, discipline neuve dont le concept a été formé en 1963 a pour motif l'examen de ces relations entre la géographie et le sang. La discipline neuve s'est tout naturellement partagée en plusieurs branches, étudiant respectivement les relations de la géographie avec les caractères héréditaires du sang, avec les caractères acquis du sang, l'influence qu'exercent les uns sur les autres, caractères héréditaires et caractères acquis, le rôle des facteurs culturels enfin. Les femmes, les hommes qui se consacrent à ces sciences neuves sont devenus des exploratrices, des explorateurs originaux. Ils sont certes amoureux de portulans, de cartes et d'estampes. Mais ils allient à la géographie, la biologie la plus moderne. Et glissant le long des latitudes, des longitudes et aussi des siècles, des millénaires, ils ont rencontré l'histoire.

Pourquoi le sang ?

Pourquoi le sang ? Pourquoi pas le foie, le cœur, la glande thyroïde ou les poumons ? Pourquoi cette relation de l'histoire avec la biologie est-elle fondée sur l'étude du sang ? Le sang est un tissu privilégié, quatre fois privilégié.

Ces quatre privilèges justifient la préférence.

La facilité du prélèvement d'abord. A tout moment, le médecin peut recueillir quelques gouttes de ce sang dont il doit vérifier la permanence ou mesurer les variations. La présence dans le sang des éléments qui ont permis de former puis de vérifier le concept en pathologie moléculaire ensuite. L'étude des hémoglobines en premier, puis celle des ferments, des enzymes du sang, des facteurs de groupés sanguins ont fourni les exemples les plus assurés de cette pathologie moléculaire qui gouverne toute la médecine de notre temps.

La permanence de certains caractères sanguins en troisième lieu. Permanence individuelle (l'histoire de la momie du tisserand Nakht en témoigne assez). Permanence héréditaire qui permet de reconnaître, de définir au long des siècles les populations.

La sensibilité du sang aux influences de l'environnement ensuite. Le sang est un miroir de l'écologie. De précieuses corrélations peuvent être établies entre la nature de l'altération sanguine, la nature de l'influence extérieure.

Les méthodes

Cette analyse des relations entre le sang et l'histoire va employer quatre méthodes principales :

1) L'étude de caractères normaux rares, par exemple de certains groupes sanguins peu répandus, indicateurs, lumières qui peuvent éclairer les migrations du passé.

2) L'examen de caractères anormaux du sang, les hémoglobines anormales, certains ferments, anomalies à la fois très anciennes et très fréquentes, atteignant actuellement plusieurs centaines de millions d'êtres humains.

3) Le dessin du profil sanguin d'une population. La plupart des groupes sanguins sont présents dans toutes les populations, mais leur répartition varie avec les populations. Pour le système de groupes le plus important, le système HLA, on connaît actuellement plus de 150 millions de combinaisons. En associant, en comparant tous les caractères, on parvient à dessiner le profil d'une population, profil qui permet de l'identifier dans le présent et dans le passé.

4) L'analyse mathématique enfin des déséquilibres engendrés par une invasion qui apportant un profil sanguin nouveau rompt l'équilibre, le profil antérieur.

Le sang témoin et le sang pilote de l'histoire

Les informations ainsi recueillies vont concerner le sang témoin de l'histoire, le sang pilote de l'histoire.

Le sang témoin, d'abord. Tantôt le sang immobile dans le temps est témoin des migrations humaines. Tantôt c'est le sang changeant qui est témoin de l'évolution de l'humanité.

Le sang pilote ensuite. L'histoire peut être orientée, transformée par les changements du sang d'une population des changements du sang d'un seul homme.

Le mythe du sang

Avant d'aller plus loin, une question préalable doit être réglée. Il est un mythe du sang. Le mythe appartient depuis plusieurs millénaires aux religions, aux magies. Il persiste vigoureux à l'époque contemporaine. L'analyse de ce mythe reconnaît trois thèmes différents. Le premier est simple et vrai, la vie dépend du sang. Le deuxième est moins simple, mais également vrai, le sang est un témoin fidèle de l'hérédité.

Le troisième est celui de l'inégalité des sangs, de la valeur inégale des sangs d'hommes différents. Ce thème est très ancien. Il a connu une grande faveur au XIX^e et au XX^e siècle de Galton à Hitler en passant par Gobineau. Il inspire encore récemment certains tenants des nouvelles socio-biologies. Ce thème fallacieux et dangereux ne repose sur rien. La science du sang, l'hématologie l'a définitivement ruiné. Entre les hommes, entre leurs caractères sanguins, existent non pas des inégalités mais des différences. Telle anomalie de l'hémoglobine, défavorable ici, sera favorable là, parce qu'elle protège contre le paludisme. Et toutes les études des hématologues montrent que le métissage est avantageux.

Les migrations indo-européennes. Les Vikings

L'histoire des migrations indo-européennes, l'histoire des expéditions des Normands, l'histoire des conquêtes des souverains Khmers sont toutes trois bien connues. Dans les trois cas, d'utiles confirmations

ont été apportées par l'étude du sang, par l'étude du système H.L.A. pour les Indo-Aryens et les Normands, par l'étude des hémoglobines pour les Khmers.

La connaissance du langage a précédé la connaissance du sang. Depuis deux siècles, les philologues, les grammairiens ont entrepris l'étude comparée des langues indo-européennes. Ils ont très vite mesuré l'importance des correspondances qu'ils découvraient entre les langues parlées par des peuples géographiquement éloignés, les habitants de l'Inde, de l'Iran, les Scythes, les Romains, les Irlandais, entre des peuples qui donnaient les mêmes noms au cheval, au roi, à la mer, aux dieux.

L'étude du sang, l'étude des groupes H.L.A., des profils, des déséquilibres, a confirmé les constatations des philologues. Elle a reconnu le point de départ de la migration, l'Inde, elle a permis de suivre au Moyen-Orient, en Europe, le courant de déséquilibre, témoin des migrations.

La même méthode a reconnu les expéditions des Vikings, au moins certaines d'entre elles, a permis de les suivre de Scandinavie en Écosse, en Islande, en Normandie.

Le temps d'Angkor et l'hémoglobine E

Au XII^e, au XIII^e siècles, les souverains Khmers se veulent monarques universels. Leur royaume, leur empire est alors très étendu. Il englobe la basse plaine et le delta du Mékong, le Laos jusqu'à Vientiane, les provinces orientales de la Thaïlande, une partie de la Malaisie et du Vietnam actuel. Leur règne est illustré par la construction de nombreux monuments dont certains comptent parmi les chefs-d'œuvre de l'art Khmer. Ces monuments, les constructions du temple d'Angkor sont retrouvées en Asie du Sud-Est dans une aire très étendue, bien au-delà du petit état cambodgien actuel.

Une hémoglobine anormale, l'hémoglobine E est trouvée avec une fréquence notable dans la population Khmer. Les enquêtes sur la fréquence de l'hémoglobine E ont fixé sa géographie. La géographie de l'hémoglobine E, la géographie des monuments de l'art Khmer sont à peu près superposables. Cette homologie est très remarquable. Deux disciplines très différentes, l'archéologie, l'hématologie s'accordent à fixer les mêmes frontières au grand empire disparu. Cette concordance souligne la valeur de chacune des deux méthodes.

Le sang des Peaux-Rouges

Pendant longtemps, l'origine des Américains, des vrais Américains, des Amérindiens a été discutée. De vifs débats ont opposé les partisans d'une origine extra-américaine, eux-mêmes divisés, aux partisans de l'homme américain, refusant toute migration. L'étude du sang a apporté la solution longtemps cherchée. Les Indiens d'Amérique, les Amérindiens viennent d'Asie. Les premiers Asiatiques sont venus probablement lors des dernières glaciations, il y a quelques 50 000 ans, en traversant l'isthme de Behring.

La fréquence du groupe sanguin Rhésus positif est la même (99 %) pour les Mongols, pour les Amérindiens (cette fréquence est de 83 % en Europe, de 60 % pour les Basques).

Un groupe sanguin rare, le facteur Diego, découvert en 1955 dans le sang des membres d'une tribu indienne du Venezuela a ensuite été trouvé dans le sang de nombreuses populations d'Asie Orientale (Chinois, Coréens, Sibériens).

La même fréquence de certains sous-groupes H.L.A. (H.L.A.2, H.L.A.9) est trouvée chez les Mongols et les Amérindiens.

Certes, d'importantes questions demeurent posées. La haute fréquence du groupe O chez les Amérindiens est objet d'études, d'essais d'explications. L'importance, probablement modérée, de la migration polynésienne n'est pas encore exactement mesurée.

Mais l'origine asiatique de la très grande majorité des Amérindiens est très généralement admise. Ici encore une remarquable concordance existe entre les résultats de deux méthodes très différentes, l'hématologie d'une part, la linguistique d'autre part. Les termes désignant les cinq premiers nombres, un, deux, trois, quatre, cinq, sont les mêmes, comme l'a montré G. Dumezil dans la langue des Indiens Quechua du Pérou, dans la langue des Mongols.

Des négociateurs de Tyr au Kontiki et aux Aïnu

Les grands négociateurs de Tyr, les explorateurs, les voyageurs du passé, comme les explorateurs du présent, ont décrit les coutumes, les mœurs des peuples qu'ils découvraient. Ils ont souvent tenté de reconstituer l'histoire des peuples. Dans le passé comme dans le présent, des erreurs ont souvent été commises. L'étude du sang permet aujourd'hui de corriger ces erreurs.

Les travaux de Jean Dausset à l'île de Pâques, l'aventure du Kontiki, ont déjà été évoqués.

Une autre révision concerne au nord-est de l'Asie les Aïnu.

Au printemps de 1787, La Pérouse touche la côte sud de la grande île d'Hokkaido, tout au nord du Japon. Il débarque. Il rencontre les pêcheurs, les chasseurs, qui peuplent l'île. Il est frappé par leur apparence. Ces hommes sont blancs. Leur peau a la couleur claire de la peau des Européens. Ils ne sont pas seulement blancs. Ils sont barbus, velus. De nombreuses hypothèses seront ultérieurement faites pour tenter d'expliquer les voies d'une éventuelle migration, la persistance de ces éventuels blancs.

Près de deux siècles plus tard, Jacques Ruffié va étudier le sang des Aïnu. Le sang des Aïnu est très différent du sang des Européens. Il est différent aussi mais beaucoup moins éloigné du sang des Japonais actuels. Les Aïnu ne sont pas des Blancs. Ils sont très vraisemblablement des Asiatiques différents des Japonais actuels, de vieux Asiatiques. Ils sont probablement les derniers survivants des populations qui peuplèrent l'Asie orientale avant l'arrivée à une date récente des mongoloïdes proprement dits.

Paul Valéry a loué l'homme qui, commettant une erreur, inspire de fortes recherches et une féconde réfutation. La relation très précise de La Pérouse, en dépit ou à cause de l'erreur d'interprétation, a suscité les progrès actuels et a permis de mieux comprendre l'histoire lointaine des premiers peuples d'Asie Orientale.

Les incertitudes. Le peuplement de Madagascar

Au IX^e siècle de notre ère, des navigateurs venus de Malaisie, du Sud du Cambodge, ont traversé l'Océan Indien et sont venus peupler Madagascar.

L'hémoglobine E n'a pas été trouvée dans le sang des Malgaches. Elle existe en Union Sud-Africaine où les premiers colons asiatiques arrivèrent au XVIII^e siècle. De plus, les données indiquées ci-dessus, les corrélations entre archéologie et hématologie, permettent de postuler l'existence de l'hémoglobine E au Cambodge, en Malaisie, au XI^e, XII^e siècle, au temps de l'Empire Khmer.

La confrontation de ces trois faits, peuplement de Madagascar, absence d'hémoglobine E à Madagascar, présence d'hémoglobine E dans le Sud-Est asiatique, conduit à proposer deux hypothèses.

1) Absence fortuite d'hémoglobine E dans le sang des navigateurs malais. Même actuellement dans son aire géographique, l'hémoglobine E n'existe que dans le sang d'une partie de la population.

2) Mutation de l'hémoglobine, le caractère hémoglobine E serait apparu entre le IX^e et le XI^e siècles. L'histoire des populations éclairerait l'histoire de l'hémoglobine.

Sang et histoire des Sociétés

Telles sont les informations apportées à l'historien par l'étude des éléments permanents du sang, éléments immuables transmis au long des générations, hémoglobines, enzymes, facteurs de groupes sanguins.

D'autres éléments du sang sont sensibles aux influences extérieures, aux changements de l'environnement. D'autres encore sont sous l'influence de plusieurs facteurs, sont déterminés et par les caractères innés et par les influences extérieures.

L'étude de ces éléments changeants apporte à l'histoire d'autres informations concernant l'évolution des Sociétés humaines. A chaque société, à chaque mode de vie, correspond un désordre sanguin, ou plutôt un ensemble de désordres sanguins assez particuliers, assez spécifiques. On peut ainsi distinguer trois ensembles distincts de troubles sanguins correspondant à trois types différents de Sociétés humaines.

Les premiers hommes apparus au Paléolithique supérieur vivent uniquement de la cueillette des fruits, des racines sauvages et de la chasse. Quelques peuplades vivent encore de nos jours sur ce mode archaïque. Le sang de ces hommes est souvent le reflet des agressions parasitaires qu'ils subissent. Pour tous les hommes appartenant à ce groupe seront constatés les mêmes désordres sanguins, l'augmentation des globules blancs appelés éosinophiles, témoins habituels des parasitoses.

Très tôt les hommes apprennent à sélectionner certaines espèces ou variétés de plantes et d'animaux, apportant habituellement la nourriture. La domestication libère peu à peu l'homme du milieu naturel. Mais lorsque les techniques de culture se sont améliorées, l'homme n'a plus recours qu'à un petit nombre d'espèces de plantes et d'animaux soigneusement choisis. La polyculture fait place à la monoculture. Le danger est grand en cas de catastrophe (guerre, cataclysme prolongé) de voir disparaître les échanges et apparaître les carences alimentaires. Les anémies de carence (en fer, en acide folique) sont fréquentes et caractérisent ce type de société. Elles atteignent encore par millions les habitants d'Asie du Sud-Est, d'Afrique et d'Amérique du Sud.

Les poisons industriels comme les radiations ionisantes altèrent la moelle des os et en conséquence troublent la formation de tous les globules du sang, globules rouges, globules blancs, plaquettes. Ainsi le sang des Sociétés industrielles est un sang insuffisant, témoin de ces altérations de la moelle osseuse.

Ainsi chacune de ces images sanguines, éosinophilie des sociétés primitives, anémie par carence ensuite, insuffisance sanguine ensuite, est assez caractéristique d'une Société définie. L'hématologie peut utilement informer l'historien, le sociologue.

Le sang des ouvriers de Calcutta fait cependant exception. Les ouvriers manient les produits chimiques de l'industrie moderne. Leur nourriture est insuffisante, monotone, les anémies par carence sont fréquentes. Les conditions de vie, l'hygiène insuffisante, expliquent la persistance des parasitoses.

Ainsi, dans le sang des habitants de Calcutta, coexistent l'éosinophilie des parasitoses, l'anémie des carences alimentaires, la diminution des globules, liées aux substances toxiques et l'industrie. Les désordres du sang expriment ainsi les malheurs des hommes.

Le sang et la culture. L'enzyme au bois dormant, présente ou absente

Les Noirs vivant en Californie sont depuis longtemps souvent victimes du paludisme. Pour limiter le danger, une prévention méthodique est organisée. Un médicament appelé primaquine est donné à toutes les personnes exposées. Les résultats sont bons dans l'ensemble. Le paludisme recule. Résultats bons dans l'ensemble, mais pas pour toutes les personnes qu'on a voulu protéger. Certaines d'entre elles, après avoir pris la primaquine, souffrent d'une anémie aiguë, parfois très grave, due à la destruction soudaine d'un grand nombre de globules rouges.

Les Italiens, surtout les Italiens des îles, les Sardes, les Siciliens, aiment les fèves. Les fèves sont le plus souvent bien supportées. Le plus souvent, mais pas toujours. L'ingestion de fèves peut parfois provoquer une anémie aiguë dramatique, parfois mortelle. Cette anémie est également due à une brutale destruction de très nombreux globules rouges.

Un nouveau-né israélien, un deuxième né, est enveloppé avec les langes qui, l'année précédente, avaient servi à son frère aîné. Après quelques jours, parfois après quelques heures, survient une anémie par destruction globulaire très grave, parfois mortelle. Les langes du premier né avaient été protégés des mites par addition de naphthaline. La naphthaline pénétrant par la peau du nouveau-né a suscité l'anémie.

Noirs de Californie, Siciliens et Sardes, nouveau-nés israéliens, les populations touchées sont très diverses. Mais la raison de l'anémie est unique. Dans certaines populations, dans certaines familles, existe un déficit constitutionnel de l'équipement en enzymes des globules rouges, une absence d'une enzyme de secours, destinée à protéger les globules rouges contre certaines agressions.

En l'absence d'agression, ce défaut héréditaire reste latent. Il n'a aucune conséquence mais qu'intervienne un facteur extérieur, un médicament, la primaquine, un aliment, la fève, une substance ménagère, la naphthaline, la faiblesse latente se révèle. Une anémie grave survient.

Le défaut latent, l'absence de l'enzyme de certains globules rouges semble bien avoir existé en Afrique, sur les bords de la Méditerranée, en Asie, depuis plusieurs millénaires. Il existait mais n'avait pas de conséquence. Avec les changements de coutumes, les progrès de la culture, l'entrée des fèves dans l'alimentation, la découverte, l'usage de produits ménagers, de médicaments, le désordre cesse d'être inoffensif.

Le défaut de l'équipement enzymatique a ainsi dormi pendant des millénaires avant d'être, comme la princesse des contes, tiré de sa léthargie. Non par un prince charmant mais par un changement des mœurs, de la culture.

Sang et religions au Liban

Le Liban, glorieux héritier de l'antique Phénicie, si cruellement éprouvé en ces dernières années, est de très petites dimensions. Les Libanais ont une origine géographique commune; ils descendent presque tous des Bédouins du désert.

Exiguïté du territoire, origine commune de la population, on s'attend à une répartition régulière, homogène, des caractères sanguins (groupes, hémoglobines, enzymes). Une étude générale du sang des Libanais confirme cette proposition et montre l'homogénéité attendue. Mais tout change si, à côté de cette étude globale, sont conduites des études particulières portant sur chacune des communautés religieuses qui, assemblées, forment le Liban.

Cette étude due à Jacques Ruffié et Négib Taleb a eu pour objet huit populations définies par leur religion, cinq populations chrétiennes (maronites, grecs orthodoxes, grecs catholiques, arméniens orthodoxes, arméniens catholiques et trois populations musulmanes (sunnites, chiites, druses).

Les résultats de ces études sont très remarquables. Chacune des populations définies par sa religion est aussi définie par son sang. Ainsi, pour ne citer que quelques exemples, pour les Grecs orthodoxes on note la prédominance du groupe O, pour les Arméniens orthodoxes la prédominance du groupe A, pour les Sunnites une fréquence élevée de B.

Ainsi, à chaque religion son sang. Comment expliquer cette corrélation? Ce n'est pas le sang qui est responsable de la religion. C'est plus probablement la religion qui est responsable du profil sanguin. Ceci par

l'endogamie qu'elle commande. Depuis plus d'un millénaire, les impératifs religieux interdisent le mariage hors d'une communauté définie. Les barrières religieuses ont enfermé chaque population, ont empêché l'échange de caractères sanguins d'une population à une autre.

Ainsi est affirmé le rôle que jouent dans l'évolution des hommes les facteurs culturels.

Sang. Droit. Langage au Pays Basque

Le sang des Basques est spécial. Il est défini par deux caractères, deux fréquences particulières des groupes sanguins : 1) la fréquence très élevée du groupe O avec une fréquence faible du groupe A, une fréquence presque nulle du groupe B ; 2) la fréquence élevée du groupe Rhésus négatif. Les caractères du sang basque sont retrouvés progressivement dilués dans tout le sud-ouest de la France. Comparables aux courbes indiquant les pressions atmosphériques, aux températures souvent dessinées sur les cartes météorologiques, des courbes isogéniques de la fréquence de O dans le sud-ouest de la France ont pu être dressées. Elles vont du sud-ouest au nord-est. Ces courbes ont permis de reconnaître des corrélations entre les caractères sanguins d'une part, des données juridiques et linguistiques d'autre part.

Juridiques. Il est possible de déceler jusqu'au Moyen-Age quelques traces du droit coutumier basque, antérieur au droit romain (retrait lignagier, droit d'aînesse intégral sans distinction de sexe). Retrait lignagier et droit d'aînesse intégral ne sont observés que dans les populations avec fréquence du groupe O supérieure à 0,73.

Linguistiques. Les cartes linguistiques et hématologiques montrent une remarquable corrélation entre fréquence du groupe O et persistance de caractères archaïques linguistiques, tant du côté du lexique que du côté de la phonétique.

Le sang de l'Extrême-Occident

Ainsi cette méthode, cette confrontation entre sang et culture, est très précise, très féconde. Elle a été ensuite appliquée à diverses populations de l'ouest de l'Europe, celles de l'Extrême-Occident, Bretagne, Pays de Galles, Irlande, Écosse.

Le sang de ces populations ressemble à celui des Basques avec quelques différences, liées probablement au métissage. Il existe en fait un profil sanguin des populations de l'Extrême-Occident.

L'étude de ces sociétés de l'Extrême-Occident montre le rôle essentiel des femmes, des mères. Les structures des sociétés sont matriarcales. Plus tard, l'apparition de l'amour courtois remet la femme à la première place. Profil sanguin spécial avec prédominance du groupe O, structure matriarcale des Sociétés, amour courtois, sont des caractères communs définissant ces populations de l'Extrême-Occident.

Le sang des hommes des Hauts Plateaux et les guerres d'Amérique du Sud

L'histoire, on l'a vu, peut changer le sang. Le sang peut aussi changer l'histoire. Les caractères du sang et plus encore l'évolution, les altérations de ces caractères, peuvent gouverner, infléchir, altérer le cours de l'histoire.

Tantôt c'est le sang des hommes, le sang de toute une population, tantôt c'est le sang d'un seul homme qui vient ainsi gouverner l'histoire.

Voici un demi-siècle, les Paraguayens, les Boliviens, se disputent la Chaco. Les combats ont lieu dans la plaine. Les Boliviens mobilisent les habitants des Hauts Plateaux. Ces paysans robustes et rudes doivent faire d'excellents soldats. Ils doivent, pense-t-on, à La Paz et à Sucre, assurer la victoire. Mais, à peine arrivés dans la plaine, ces montagnards sont exposés aux infections respiratoires. Fiévreux, douloureux, amaigris, ils sont très vite incapables de combattre. Souvent ils meurent. Cependant les soldats Paraguayens résistent aux infections et triomphent aisément d'une armée de malades.

L'étude du sang des habitants des Hauts Plateaux andins a apporté l'explication de ces défaites inattendues. Le sang ne contient pas d'immunoglobulines ou ne contient qu'en très faibles quantités les immunoglobulines.

Depuis des milliers et des milliers d'années, les habitants des Hauts Plateaux vivent à une altitude où les microbes dangereux sont presque tous absents. Les immunoglobulines sont devenues inutiles. Au long des millénaires, elles ont diminué et aujourd'hui sont absentes ou présentes en très petite quantité. Survient la guerre. Les soldats recrutés dans la montagne, habitués à vivre dans un environnement sans microbes et dont le sang ne contient plus d'immunoglobulines, ne peuvent résister aux microbes de la plaine et sont emportés par les infections avant de rencontrer le feu ou le fer de l'ennemi.

Le sang d'un homme, pilote de l'histoire

Cet homme unique, dont le sang change l'histoire, peut être un explorateur, un poète, un savant. Une leucémie, une anémie pernicieuse frappant Christophe Colomb Dante ou Newton aurait assurément modifié le cours de l'histoire.

Le plus souvent cependant, l'homme unique dont le sang peut gouverner l'histoire est un prince, un roi, un président. Plusieurs exemples récents ou anciens peuvent être proposés.

La maladie de Waldenström

Le modèle récent le plus remarquable est celui de la maladie de Waldenström. Décrite par un grand médecin suédois contemporain, cette affection est caractérisée par la prolifération exagérée de certains globules blancs, de certains lymphocytes et par la production exagérée d'une immunoglobuline appelée macroglobuline.

Cette maladie est rare dans la population générale frappant une personne sur 250 000, mais fréquente pour les chefs d'État. Elle a, en ces dernières années, atteint quatre d'entre eux, soit à peu près un sur vingt-cinq. Elle est donc 10 000 fois plus fréquente pour les chefs d'État que dans la population générale. Les raisons de cette surprenante et dramatique fréquence sont inconnues. Cette maladie a assurément exercé une influence politique fort importante. L'altération grave de la santé du chef d'un grand État, les certitudes et les incertitudes, les spéculations des éventuels successeurs, des opposants, l'éventuelle diminution des activités intellectuelles et physiques du prince, sa mort enfin, peuvent transformer le cours de l'histoire.

Mais quand il s'agit d'événements tout récents, l'analyse de ces conséquences de la maladie du prince sur le cours de l'histoire est à la fois peu convenable (que l'on songe à la famille du prince) et prématurée (toutes les données n'étant pas encore entre les mains des historiens). Il semble plus décent et plus sûr de faire appel à des modèles moins exactement contemporains. Deux maladies sanguines, la porphyrie, l'hémophilie, ont, l'une dans un passé lointain, l'autre plus récemment, assurément changé le cours de l'histoire.

La porphyrie

Les porphyrines, rappelons-le, sont des substances colorées, précurseurs de l'hémoglobine. Les porphyries sont des maladies de la chimie de ces porphyrines. La porphyrie la moins rare, appelée souvent

porphyrie intermittente, est définie par les caractères suivants. C'est une maladie héréditaire et familiale, transmise comme un caractère mendélien dominant. Elle atteint également les garçons et les filles et, dans une famille donnée, frappe un enfant sur deux. Ses principaux symptômes sont : 1) des douleurs abdominales d'une extrême violence, accompagnées ou non de vomissements, violentes au point d'évoquer les grands drames abdominaux, la perforation d'un ulcère, une appendicite aiguë ; 2) des désordres nerveux, agitation, abattement, alternance de manie et de dépression donnant à la maladie toute l'apparence d'une psychose ; 3) l'émission d'urines qui rougissent ou noircissent à la lumière et prennent une couleur Porto.

La maladie procède par crises, par paroxysmes, qui peuvent être mortels ou s'apaiser jusqu'à la crise suivante.

Cette porphyrie héréditaire a frappé pendant quatre siècles la famille royale d'Angleterre. Ses victimes ont tour à tour été Marie Stuart avec ses crises douloureuses abdominales, Jacques I^{er} qui, dans sa correspondance, décrit ses urines couleur vin de Porto, Henriette d'Angleterre (Madame se meurt, Madame est morte) que loua Bossuet, dont Saint Simon décrit l'empoisonnement, sa fille, reine d'Espagne, accablée comme sa mère par de violentes douleurs abdominales, plus tard George III souffrant de troubles psychiques graves et George IV, roi étrange, capricieux, extravagant.

Ces vésanies, ces vomissements, ces douleurs de ventre, ces hystéries, tous ces comportements bizarres ou dramatiques s'accordent mal avec la conduite raisonnable des États.

Marie Stuart, saine, nerveusement équilibrée, aurait peut-être triomphé d'Élisabeth et régné sur l'Angleterre. Henriette d'Angleterre, Madame, vivante, aurait accompli d'autres missions à Londres avec un succès égal à celui de sa première mission, aurait peut-être rapproché ses deux patries, aurait peut-être empêché certaines des guerres qui, après sa mort, les opposèrent.

« Lorsque George III commença de prendre les arbres de son jardin pour les grenadiers du Roi de Prusse, il fallut nommer un régent », écrit André Maurois, dans son Histoire d'Angleterre.

1760-1820. La maladie de George III évolue pendant une période fort importante de l'Histoire du Monde, le temps de l'Indépendance Américaine, des guerres avec la France révolutionnaire et impériale. Il est à peine besoin de souligner les conséquences pour l'Angleterre de la porphyrie du roi.

L'hémophilie et la chute des Empires

D'un côté, la reine Victoria, le respect de la morale et de la science, Gladstone, Disraeli, l'Angleterre gouvernant le Monde, l'Empire des Indes. De l'autre, l'anomalie de l'un des chromosomes de la reine Victoria, conductrice d'hémophilie. C'est le temps où les princesses anglaises, filles de la reine impératrice, sont très recherchées. Elles épousent les souverains. Elles peuvent être conductrices. Elles transmettent alors l'hémophilie à la moitié de leurs fils. L'hémophilie et ses malheurs vont accabler plusieurs familles régnantes d'Europe, à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle.

Deux des six filles, Béatrice et Alice, transmettent par leur descendance l'hémophilie aux familles régnant en Espagne et en Russie.

Béatrice épouse le prince Henri de Battenberg. Elle aura quatre enfants, trois fils dont deux hémophiles, une fille Victoria qui épouse en 1906 Alphonse XIII, roi d'Espagne, et aura sept enfants, quatre filles et trois fils dont deux Alfonso et Alonzo sont hémophiles. Ils sont tous deux, dès leur petite enfance, tourmentés par les hémorragies fréquentes. Des précautions très rigoureuses sont prises. Un éminent hématologue suisse est attaché à la personne des jeunes princes et vit avec eux. Comme la plupart des enfants hémophiles, Alfonso et Alonzo n'acceptent pas cette protection, cette surveillance, cette sollicitude anxieuse. Ils se rebellent, ne songent qu'aux occupations défendues, à la conduite de véhicules rapides. Cette rébellion leur sera fatale. L'un et l'autre mourront à quelques années de distance, emportés par les hémorragies provoquées par un accident d'automobile.

Alice, autre fille de la reine Victoria, épouse le Grand Duc de Hesse-Darmstadt et aura sept enfants. L'une de ses filles, Alice-Alexandra, épouse en 1894 le Tsar Nicolas II et aura cinq enfants, quatre filles et un fils, le tsarevitch Alexis, hémophile. L'hémophilie du tsarevitch Alexis est plus grave que celle de ses cousins espagnols. Des hémorragies graves ne cessent de mettre sa vie en danger. Lui aussi est protégé. Lui aussi a échappé aux contraintes, se réjouit d'avoir trouvé une bicyclette, sauté dans un canot et, chaque fois, des hémorragies, des hématomes le rejettent dans la souffrance, dans l'immobilité. L'évolution de ces hémorragies est difficilement prévue, tantôt longue, tantôt brusquement favorable.

Ainsi il est difficile d'interpréter les améliorations survenues après les interventions de Raspoutine. Les améliorations sont-elles spontanées, indépendantes de l'action de Raspoutine, sont-elles dues à l'hypnose qui peut exercer une influence inconstante et temporaire, pas tout à fait négligeable toutefois sur les hémorragies des hémophiles ? Ou sont-elles dues à l'arrêt demandé par Raspoutine de toutes les théra-

peutiques antérieures ? Particulièrement de l'aspirine donnée pour calmer les douleurs et qui, nous le savons aujourd'hui, aggrave les hémorragies des hémophiles.

Les deux princes espagnols meurent, l'un en 1934, l'autre en 1938. Leur père, le roi Alphonse XIII, abdique en 1931. Les causes de l'abdication sont multiples. Mais la coïncidence chronologique est frappante. La grave hémophilie qui atteignait les deux frères, les inquiétudes des partisans de la dynastie, les espérances de ses adversaires, les soucis du roi profondément affecté par la maladie de ses enfants, tous ces facteurs ont pu jouer un rôle. Quelle est l'étendue de ce rôle ? Il est bien difficile de le discerner.

Beaucoup plus forte, beaucoup plus assurée a été l'influence de l'hémophilie sur l'Histoire de la Russie. Le sang malade du tsarevitch Alexis a, pendant plusieurs années, orienté l'histoire. Doublement. Avant l'intervention de Raspoutine d'abord. Les mémorialistes nous ont laissé des relations poignantes de l'inquiétude de la tsarine et du tsar, de la vie de la famille impériale, dépendant entièrement des périodes hémorragiques et des périodes paisibles. Le tsar est naturellement indécis. L'hémophilie de son fils le contraint à différer ses décisions, ses arbitrages. Les hémorragies du jeune prince ralentissent et modifient en l'affaiblissant la politique d'un grand empire.

Après l'intervention de Raspoutine surtout. Raspoutine tire tout son pouvoir de l'hémophilie du tsarevitch, de l'efficacité prétendue ou pour une part réelle de ses incantations. Un tsar faible, presque aboulique, une tsarine malheureuse, vivant le calvaire des mères d'hémophiles, peut-être elle-même névrosée, obéissent aveuglément à Raspoutine.

L'hémophilie et Raspoutine ne sont pas responsables de la révolution russe, mais peut-être pour une part de son succès. L'état de la cour de Russie, l'alliance en Raspoutine du mysticisme et de la débauche, les hémorragies du tsarevitch, l'angoisse, tous ces éléments, pendant une période historique confuse et dangereuse, étaient facteurs de faiblesse. Kerensky s'est demandé si, sans Raspoutine, Lénine aurait triomphé ? La question mérite d'être posée.